

Pratiques culturelles et Éducation populaire

Intervention de Denis Adam, coordonnateur du pôle « Pratiques culturelles » de l'INJEP lors des Rencontres nationales des Pratiques Culturelles les 27, 28 et 29 décembre 2002 à Paris.

La question de la culture n'a jamais peut-être été tant d'actualité ces dernières années pourtant elle n'a pas été l'enjeu des dernières échéances électorales ni de grandes orientations politiques nationales ou internationales. Le temps de certitudes semble céder la place à celui des interrogations, au-delà des réponses toutes faites semble être venu le moment d'une autre forme d'analyse construite sur les paradoxes de la question culturelle, sur sa mise en tension. L'entrée par les pratiques culturelles des jeunes, par ces formes d'expression que les institutions disent émergentes révèle assez bien la nécessité d'un changement de regard, d'une modification d'approche. À commencer par les termes eux-mêmes qui nécessitent d'être précisés si ce n'est redéfini. Qu'entend-on par culture ? Au sens premier ce terme nous renvoie à la capacité de l'homme de faire un travail de transformation d'évolution, afin de s'extraire, de s'élever au-dessus ou au-delà de sa condition naturelle : il se cultive donc, s'humanise. L'anthropologie affirmera ainsi que tout ce qui relève de la création humaine appartient à la culture des mœurs, à la manière de se nourrir, de se vêtir, de se loger, de se déplacer...

À côté de ce sens large qui semble réunir tous les hommes dans cette capacité à la création et au développement, au travail sur eux-mêmes et à l'évolution, un sens plus restreint de la notion de culture vient marquer ce qui sépare, ce qui distingue. Car la culture de l'un n'est pas la culture de l'autre. Elle permet à la fois de donner des signes forts d'une identité et de poser les frontières de la différence (historiquement, géographiquement mais aussi socialement). Ainsi deux groupes humains vont pouvoir se différencier par certains traits culturels qui les distinguent alors que dans le même temps les individus s'identifient à leur groupe d'appartenance par ces mêmes traits culturels. De là à imaginer une hiérarchisation entre les cultures, à considérer ma culture supérieure à celle de l'autre et à vouloir selon mes intentions lui en interdire l'accès ou l'y hisser, le pas est facilement franchi. Il en est ainsi de la part la plus élitiste de la culture dans sa forme créative la plus élaborée : l'ART.

Longtemps l'accès à l'art a été situé comme accessible à une seule élite, hermétique aux autres catégories de population sans que cela ne pose problème ni question. Ce n'est qu'avec les *Lumières* et le début d'une réflexion sociale que s'est posé l'accès à la culture et au savoir, on sait le temps qu'il aura simplement fallu pour imposer l'accès à tous du minimum de la connaissance par la lecture et l'écriture en rendant l'école gratuite, laïque et obligatoire à la fin du XIX^e siècle.

Il sera nécessaire d'attendre encore quelques années pour que les éducateurs considèrent la nécessité d'étendre cette possibilité de développement à d'autres formes d'expression sensible au travers de la fréquentation des œuvres et de la création. La démarche d'Éducation populaire a souvent su trouver dans ce domaine la possibilité de mettre en œuvre ses pédagogies et marquer son originalité éducative, à côté et souvent en complément à l'école.

La rupture de 1958 se situe sur deux plans : idéologique et structurel. En inscrivant l'action de son tout nouveau Ministère des Affaires culturelles en opposition à toute démarche éducative, André Malraux impose le clivage entre deux conceptions de l'approche artistique et culturelle et

consacre ce qui relève de la culture, de l'art, de la création professionnelle en opposition à ce qui ne l'est pas : le socioculturel et les amateurs, l'amateurisme. Dans le même temps, il ne renonce pas au souci d'élever tout homme vers cette forme supérieure de l'humanité qu'est l'art, au contraire, prônant le contact avec l'œuvre afin de privilégier le choc esthétique, il se fait le chantre de la démocratisation culturelle. Depuis, elle n'a jamais été abandonnée. Or, le paradoxe est aujourd'hui patent. À côté de l'ensemble des moyens mis en œuvre, l'échec est cuisant. Les propres chiffres du Ministère de la Culture indiquent qu'une minorité, toujours la même, accède, fréquente, consomme les biens culturels. Ces données statistiques interrogent. Elles ne me semblent pas bien en phase avec l'émergence de multitudes d'actions et d'activités dans les quartiers, dans les villages, souvent portées par le tissu associatif.

Ainsi, plus que l'échec de la démocratisation culturelle, ces chiffres semblent dire le glissement vers d'autres pratiques, vers d'autres lieux qui ne sont pas recensés par les analyses du ministère (globalement ces évolutions sont assez peu analysées par qui que ce soit, seule les « nouvelles pratiques des jeunes » c'est-à-dire le hip-hop pour simplifier fait l'objet de l'observation récente de nombreux chercheurs). Ce changement en introduit d'autres, en particulier il pose comme peu opérationnel les critères de distinction qui officiellement jusqu'alors servaient à définir les choses. Ainsi l'entrée traditionnelle distinguant amateurs et professionnels permet de moins en moins de faire sens, en tout cas une conception qui reviendrait à les définir l'un par rapport à l'autre, dans une hiérarchie de valeur ou dans une progression logique d'apprentissage (être d'abord amateur pour devenir professionnel...). De même les séparations créateur/diffuseur, artiste/public ou les classements en disciplines étanches ne permettent plus ou mal la construction d'une réflexion et d'une compréhension des phénomènes et des pratiques culturelles. Le développement de pratiques en dehors des lieux institués pose alors la question même du rôle de l'art. Forme la plus élevée de la création humaine appelée à transcender la mort même de l'homme, l'art ne peut tendre que vers un idéal sacralisé avec lequel l'homme peut entrer en communion. Hors de ses temples – même s'ils sont ouverts à l'air libre - acoquiné à des revendications sociales dans l'accompagnement de la vie au quotidien, l'art devient suspect de récupération, d'instrumentalisation. Sa noble image est ternie de ce rôle utilitaire qu'on veut lui°faire°jouer.

Or, là encore on perçoit bien que les deux termes de la tension d'un côté l'art pour l'art et de l'autre l'utilisation sociale de l'art ne mènent à rien qu'à deux échecs. C'est vraisemblablement quelque part au cœur de cette tension permanente que peut être placé et déplacé le curseur pour qu'il permette d'agir. Il semble en être de même dans l'opposition universel/identitaire. Les deux extrêmes conduisent dans un mur : la perte de racines d'un côté, le repli communautariste de l'autre. Les « quartiers » sont révélateurs de ce malaise de la difficulté de partager des valeurs communes tout en ayant la possibilité d'assumer une identité.

Ces changements de perspective interrogent forcément les éducateurs et les mouvements d'éducation. si plus qu'à l'échec de la démocratisation culturelle nous assistons à l'inefficacité des réponses traditionnelles et structurelles de nouvelles réponses doivent pouvoir émergées conduites par ceux qui dans leurs démarches originales peuvent puiser les ressources pour faire autrement. L'Éducation populaire peut être une de ses sources d'innovation. L'une des pistes concerne l'accompagnement. Il nous semble qu'il peut se décliner selon trois phases: l'identification, la°valorisation°et la°qualification.

Accompagner c'est cheminer avec. Cela implique donc davantage un compagnonnage qu'une guidance. Il ne s'agit pas à priori d'imposer l'itinéraire mais bien plus de se mettre d'accord sur un but à atteindre ensemble et de construire en commun le parcours qui y mène. Accompagner

l'autre sur le chemin culturel implique de reconnaître qu'il y a une culture, qu'il n'y a pas d'homme sans culture. On sait le poids, le rôle, l'importance des mots : ce qui existe peut se nommer, aussi la reconnaissance passe-t-elle par l'identification c'est-à-dire la capacité de nommer sa culture, sa ou ses pratiques culturelles, de se définir comme l'homme d'une culture...

Une fois reconnue comme existante cette culture mérite d'être valorisée c'est-à-dire reconnue comme ayant une valeur en tant que telle. Cette étape peut également permettre de poser les limites de l'iné négociable : reconnaître ne signifie pas partager. Au-delà du respect de la culture de l'autre, il est également indispensable de poser les incontournables d'un possible vivre ensemble, une sorte de plus petit dénominateur commun qui ne peut être remis en cause (les droits de l'homme, l'égalité homme/femme, le refus du racisme, ...).

Enfin la qualification permet l'évolution, la progression, l'enrichissement. Puisqu'il y a eu reconnaissance et valorisation ma culture peut s'affirmer mais aussi s'enrichir au contact de celle de l'autre. Cette étape œuvre à ne pas enfermer mais au contraire ouvrir vers d'autres formes d'expression afin de permettre de nouvelles rencontres, de nouvelles appropriations. À la notion de métissage, nous préférons celle de tissage culturel. Il y a en germe derrière le terme de métissage un risque de hiérarchisation, d'idéologie raciste (le métis est celui qui est de « races » mélangées et donc moins « pures ») : la culture mélangée pourrait alors apparaître comme agréablement exotique mais inférieure à la culture pure, noble, élitaine. Le tissage implique plusieurs fils de même importance et c'est la diversité des coloris qui permet la richesse du tissu obtenu. La même réflexion peut être faite dans le cas de mélange disciplinaire. Ne pas rester enfermé dans le cadre étroit d'une seule discipline ne signifie pas que l'artiste, le créateur, le pratiquant doivent devenir polyvalents mais davantage que le tissage naîtra de la rencontre de plusieurs spécialistes de leur discipline capables de s'ouvrir, de se comprendre et de cheminer ensemble.

Une seconde piste à explorer relève de la capacité à reconnaître parmi les formes d'expression culturelle d'aujourd'hui celles qui appartiennent à la catégorie des cultures populaires. Cette expression peut prendre trois sens :

- Des cultures traditionnelles comme le folklore ;
- Des cultures des défavorisés socialement telle la culture ouvrière ou paysanne ;
- Des cultures de masse dont la télévision.

Les trois sens sont à prendre en compte sans exclusive ni exclusion. Ces cultures sont en perpétuelles évolutions. Leurs lieux ne sont pas forcément les lieux culturels reconnus comme tels. Leurs pratiques peuvent relever davantage de la sphère privée et individuelle que de l'espace public et de l'action collective. Leur approche en est donc compliquée. S'en priver, serait pourtant renoncer à comprendre la construction et les pratiques culturelles et donc rester sur des discours et des actions décalées.

Ainsi se pose autant la question des lieux de regroupement (café, les squats, le garage ou la cave, transformés en « studio de répétition »...) que les moyens de diffusions grand public (les radios, les télévisions) ou les espaces de créativité (les jeux de rôle, le net...).

Une troisième piste consiste à entièrement repenser la notion de pratiques artistiques amateurs et en particulier à bâtir une définition déconnectée de l'aspect professionnel, considérant plutôt que deux aspects qui s'opposent ou se succèdent, sont deux choses différentes qui peuvent – au mieux – se compléter. Ainsi leurs modes de créations, de productions, de diffusions sont différents.

Leurs rapports aux publics ne sont pas semblables. Parce que leurs buts, leurs visées, leurs finalités ne sont pas les mêmes. Il y a là tout (ou presque) à inventer et à faire vivre. La difficulté est évidente. C'est pourtant le moyen de sortir de l'opposition stérile qui fait systématiquement s'affronter amateurs et professionnels.

D'autres pistes sont certainement possibles.

La culture est un processus en perpétuelle élaboration. Elle est un regard sur soi, un regard sur l'autre, un regard sur le monde. Elle est une perception et une expression sensible animée de désirs, de plaisirs. Chaque homme est un être d'intelligence sensible, chaque homme est un être de culture.

Denis Adam